
Chronique du livre

André Joyal
Université du Québec à Trois-Rivières

**Georges Benko et Ulf Strohmayr (dir.),
Horizons géographiques,
Paris, Éditions Bréal, 2004, 350 p.**

Disons-le tout de suite, cet ouvrage se destine avant tout aux étudiants en géographie et à leurs professeurs. Mais comme personne n'échappe à la géographie, tout lecteur intéressé par la problématique territoriale et par les organisations qui s'y rapportent y trouvera une manne précieuse d'informations.

En tant que discipline académique, la géographie semble plutôt bien se porter à en juger par le constat que dégagent les responsables de cet ouvrage collectif hors du commun. Au nombre de douze, les auteurs de pays et de continents différents se sont très bien répartis la tâche de décrire l'évolution des diverses sous-disciplines de la géographie humaine en six parties qui sauront retenir l'attention de ceux qui cherchent à comprendre comment les hommes occupent l'espace.

Mon intérêt envers cet ouvrage s'explique par un séjour de plus de deux ans au début des années 1970 à l'Institut de mathématiques appliquées de l'Université de Dijon, alors sous la direction du regretté Claude Ponsard qui fut mon directeur de thèse. Ce dernier venait de découvrir l'analyse factorielle des correspondances qu'utilisaient certains géographes, les seuls à ses yeux qui méritaient son attention. Les autres n'étaient bons qu'à calculer vaches, cochons, poules et autres couvées, nous disait-il non sans une certaine pointe de méchanceté. Pas surprenant qu'ici et là dans ce volume, il soit question de la révolution quantitative des années 1970.

Dans leur introduction, Benko et Strohmayr signalent que chacun des auteurs ne peuvent éviter une allusion à un tournant vers la fin des années 1960. Alors que certains y voient un élargissement, d'autres

parlent de rupture tout en reconnaissant la nature « discursive » de leur discipline. On ne manque pas d'observer que l'ouvrage se situe résolument dans la tradition de ce changement et qu'il ne pourrait en être autrement.

La première partie, due à Peter Gould (décédé peu après avoir remis sa contribution) et à Ulf Strohmayr, présente rien de moins que l'évolution de la pensée en géographie humaine du XX^e au XXI^e siècle. Comme on s'y attendait, les auteurs se devaient d'accorder une grande importance aux SIG (Systèmes d'information géographique) dont l'arrivée, vers la fin des années 1970, allait avoir un impact que nul n'osait alors prévoir. Un certain Stephen Hall a écrit que les SIG représentent la meilleure prise en compte de l'espace depuis l'époque de Babylone. Rien de moins.

La deuxième partie offre au lecteur une photo de Sao Paulo avec, en avant plan, une trop célèbre favela. Comment mieux illustrer un chapitre sur la géographie sociale ? Et puisque l'on invite le lecteur à se plonger dans la réalité brésilienne, on ne peut trouver meilleur prétexte pour faire place à son plus illustre géographe, Milton Santos, qui, au milieu des années 1970, se disait être à la recherche d'une théorie socio-spatiale viable et applicable dans un contexte de sous-développement. Les années 1980 apporteront de nouvelles interrogations et favoriseront de nouveaux courants comme la géographie féministe (sic). On donne l'exemple d'une étude effectuée à Londres sur les conditions de vie dans un quartier populaire de jeunes femmes mères d'enfants en bas âge et forcées de travailler à l'extérieur du foyer. Intéressant, mais on est tenté de dire ici : à chacun son métier enfin ! Admettons que les sociologues n'ont pas le monopole du « social ». Les années passent, et A. Liepietz et G. Benko vont introduire la notion de « nouvelle géographie socioéconomique » se voulant le contrepoids de la « nouvelle géographie économique ». Tout au long de cet ouvrage le lecteur se voit confronter à plusieurs

« nouvelles » géographies. Comme on dit au Québec, ça brasse dans la cabane des géographes !

La troisième partie, écrite par G. Benko et à A. Scott, se rapporte aux turbulences (ne pas confondre avec turpitudes) et aux traditions en géographie économique. C'est la partie, pour des raisons évidentes, qui m'a été le plus accessible. Tous les auteurs mentionnés, qu'il s'agisse des pères de l'économie politique ou ceux de la théorie de la localisation, me sont effectivement familiers. Mais je dois avouer qu'aussi intéressants puissent être tous ces auteurs, chez moi les travaux de Lôsch (les hexagones) et autres Christaller (les places centrales) ont eu un effet de rapprochement avec le monde de Karl Frantz (*Metropolis*) et celui de Kafka. J'ai donc accepté la suggestion de Claude Ponsard de faire une thèse en m'inspirant de son modèle topologique d'équilibre interrégional. Alors, de quoi parle-t-on dans cette partie ? D'abord une définition : la géographie économique contemporaine décrit de façon raisonnée l'organisation spatiale de l'économie et cherche à éclairer les façons dont la géographie influence le fonctionnement économique du capitalisme. Dans une section intitulée *Vers une géographie économique scientifique*, il est abondamment question de l'évolution de la science régionale, en premier lieu, sous l'instigation du maître de Philadelphie, Water Isard, pour ensuite se rapporter aux travaux sur les milieux innovateurs, en passant par les systèmes de production locaux jusqu'aux initiatives de développement local. Tout y passe (ou presque...) et de façon bien menée.

La quatrième partie intitulée *La géographie politique : les espaces entre guerre et paix* s'ouvre avec une photo de 1961 : l'érection du mur de Berlin (j'aurais préféré voir celle de l'érection actuelle du mur de Cisjordanie...). Il y est abondamment question de la contribution de F. Ratzel, auteur de *Politshe Geographie* (1903), pour qui l'État correspond à toute organisation politique qui articule une partie de l'humanité et une portion de la surface du globe. Ainsi, on peut y inclure l'organisation d'une tribu amazonienne ou encore celle de l'Union européenne. Les auteurs profitent de ce passage pour faire un clin d'œil à ce cher Élisée Reclus qui, comme on le sait, ne portait en rien son nom, et qui était convaincu qu'un jour les hommes entreraient en contact plus facilement (Internet ?) en donnant à leur société une forme mondialisée (mondialisation ?), constituée d'associations volontaires à petite échelle (Forum so-

cial des altermondialistes ?). Oui, le géographe de la Commune de Paris ne manquait pas de vision.

La cinquième partie, *Lieu et paysage entre continuité et changement* (non il ne s'agit pas d'un emprunt à un slogan politique trop connu), est l'œuvre de Paul Claval et de Nicholas Entrikin. Dès les premières lignes, le lecteur retrouve F. Ratzel que l'on identifie ici comme le père de la géographie humaine. Carl Sauer, pour sa part, se mérite une attention toute particulière. Tout en mettant l'accent sur les paysages, Sauer s'attarde également sur les sociétés humaines. Mais il faudra par la suite un recul pour considérer les efforts réalisés au début du XX^e siècle pour se départir de l'image conférée par la publication de nombreux articles jugés trop superficiels. Toujours avec Sauer, on trouve une allusion à la « nouvelle géographie culturelle ». Décidément, le lecteur d'une partie à l'autre se voit offrir plein de « nouveautés », comme dans un catalogue du temps des Fêtes...

Enfin, et comme le veut l'adage, la dernière partie n'est pas la moindre : *La géographie historique*, sous la plume de Mark Bassin et de Vincent Berdoulay. La vraie fonction de la géographie historique se rapporte à la reconstruction de la géographie régionale du passé en se limitant à une présentation géographique descriptive d'une région à un moment donné.

Parmi les qualités de cet ouvrage, bien sûr, on notera la très grande érudition des différents auteurs. Seul un géographe tout aussi érudit pourrait déceler ici et là des lacunes ou des omissions importantes. La forme, d'une agréable présentation, plaira à chacun. Chacune des parties se termine par un relevé exhaustif des principales contributions, par ordre chronologique, des auteurs qui ont laissé leur marque au sein des différentes sous-disciplines. On y trouve évidemment la très longue liste des références auxquelles il est fait mention dans le texte.

On imagine donc le grand intérêt que présente l'ouvrage pour tout enseignant. Mais il m'apparaît que c'est avant tout l'étudiant de premier ou de deuxième cycle en géographie qui pourra ainsi mieux savoir à quelle enseigne il loge. Ceci, à l'instar de ce qui m'est arrivé il y a 25 ans lorsque j'étais *visiting scholar* à Berkeley et que les séminaires de Benjamin Ward m'avaient permis de découvrir l'école institutionnaliste. ■